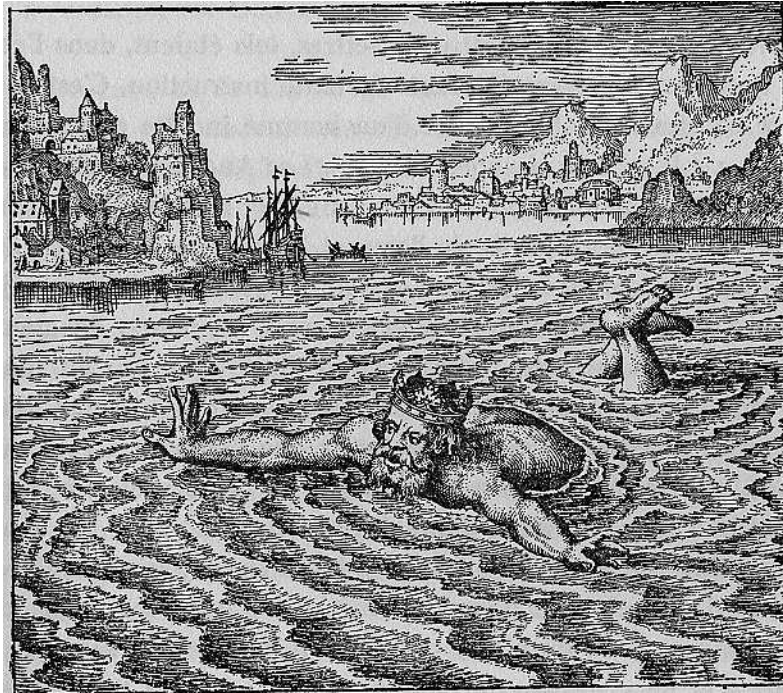


EMBLEMA XXXI.

Rex natansin mari, clamansaltâ voce ; Qui me eripiet, ingens praemium habebit.
(Le Roi nageant dans la mer crie d'une voix forte : Qui me sauvera obtiendra une récompense merveilleuse.)



Epigramma XXXI.

Accablé par le lourd diadème, le Roi
Nage en la vaste mer, criant d'une voix forte :
Pourquoi ne m'aidez-vous ? Pourquoi n'accourez-vous,
Quand, délivré des eaux, je puis vous rendre heureux ?
Rendez-moi, par votre sagesse, à mon royaume,
Et vous ne craindrez plus souffrance ou pauvreté.

DISCOURS XXXI.

Savoir nager et reconnaître les lettres, tels étaient, dans l'antiquité, les premiers éléments de toute instruction. C'est pourquoi on disait habituellement d'un homme inculte et sans éducation : « Il ne sait ni nager ni lire. » Les Anciens considéraient en effet que la nage pouvait souvent servir à sauver le corps et à l'arracher aux périls de l'eau, et la science, à mettre l'âme à l'abri des flots de la fortune. Ajoutons que la nage se révélait surtout utile à qui était sous les armes, en temps de guerre, et la connaissance des lettres à qui était chez soi, en temps de paix. Nous observons que les bêtes ont leurs armes toutes prêtes et fournies par la nature mais que l'homme a reçu, à la place, contre la violence extérieure, ses mains et son esprit inventif à qui il revient d'imaginer et de découvrir ses armes tandis que les bêtes produisent les leurs et en jouissent. Pareillement la faculté de nager est innée aux animaux mais non à l'homme. Les premiers, même tout jeunes, se sauvent de l'eau à la nage, tandis que l'homme, fût-il âgé ou très robuste, y périt asphyxié. Il a donc fallu ordonner aux enfants de s'exercer à la nage, ce qui peut se révéler utile dans toute existence, afin que la pratique de l'art remplaçât ce que la nature n'avait pas donné. Les grands, les princes et les rois ont utilisé le même exercice pour la sauvegarde de leur corps. Car ils ne sont pas nés en un lieu différent et entièrement libres des hasards de la fortune, mais ils y sont exposés tout comme les autres hommes. Si Denys n'avait pas su nager et lire lorsqu'il fut chassé du royaume de Sicile dont il était le tyran, il aurait péri dans les flots de la mer quand il fit naufrage dans le golfe de Corinthe. Mais s'étant soustrait au péril en nageant, il se rendit à Corinthe où il ouvrit une école pour les enfants et y enseigna les belles-lettres ; devenu maître d'école, de roi qu'il était, il tint la fêrule à la place du sceptre, d'où le dicton : « Denys à Corinthe. »

De même, si le fils royal des philosophes ne savait pas nager, nul n'entendrait ses cris et ne lui porterait assistance alors qu'il serait déjà submergé par les eaux. La nage est donc nécessaire et utile à l'homme de toute condition. Certes, elle ne délivre pas sur-le-champ l'homme des flots de l'immense mer, mais elle lui procure un délai qui lui permet d'être délivré par d'autres. Le roi dont nous parlons se maintient très longtemps ; il ne cesse alors de crier, bien que peu de gens l'entendent et le voient, car la mer est vaste et il est loin, au large. Par chance en effet il atteint en nageant un rocher ou une très grande pierre à quoi il se retient si les flots deviennent trop forts. Veut-on savoir ce qu'est cette mer ? Je réponds qu'il s'agit de la mer Erythrée ou mer Rouge, située sous le Tropique du Cancer. Le fond de cette mer contient en abondance des pierres magnétiques ; aussi la traversée en est-elle dangereuse pour les navires dont la charpente est consolidée à l'aide de fer, ou qui sont chargés de ce métal, car ils pourraient facilement être entraînés au fond par le pouvoir de l'aimant. Le roi déjà cité ignorait cela. Son navire a donc sombré et tous les passagers ont péri. Il s'est échappé seul à la nage. Il lui est resté sa couronne où luisent d'admirables rubis. Grâce à elle, il peut être aisément reconnu et ramené dans son royaume. Et quels sont les biens que ce fils de roi peut et désire remettre à celui qui le ramènera dans son royaume ? Ils ne ressemblent en rien, certes, à ceux que Ptolémée, dernier roi d'Égypte, réserva à Pompée par qui son père avait été rétabli sur son trône : ce ne sont pas la trahison et la mort, mais la santé, la guérison des maladies, la préservation du mal, l'usage des choses nécessaires, la corne d'abondance, l'honneur et l'amour. Ce ne sont pas là des biens médiocres et vulgaires, mais les plus précieux auxiliaires et les plus beaux ornements de cette vie : qui donc, s'il n'est de plomb, ne chercherait à se les procurer ? qui ne nagerait au secours de ce naufragé ? qui ne lui prêterait main-forte pour le faire monter dans une barque ? Mais il faut prendre soin, pendant qu'on l'assiste, que son diadème ne tombe pas dans la mer. Dans ce cas en

effet on aurait peine à reconnaître en lui le roi et ses sujets ne l'accueilleraient pas; car le pyrope vénéré de tous aurait péri, la pierre Bezoar qui promet à tous la santé se serait évanouie. C'est pourquoi le Jardinier (Rosarius) cite Aristote en ces termes : « *Choisis-toi comme pierre celle par laquelle les rois sont vénérés dans leurs diadèmes et par laquelle les médecins ont le pouvoir de guérir leurs malades, car elle est proche du feu.* » En effet, sans vertu médicinale la couronne serait de nulle valeur. Et que doit-on dire au roi une fois qu'il a été délivré ? Il faut le libérer des eaux qu'il a bues par des sudorifiques, du froid par la chaleur du feu, de la torpeur de ses membres par des bains modérément chauds, de la faim et du jeûne en lui administrant un régime convenable, des maux extérieurs enfin au moyen des remèdes salutaires qui leur sont opposés. Ensuite il faudra pourvoir aux noces royales ; de celles-ci naîtra en son temps un enfant très désiré, plein de grâces aux yeux de tous, rempli de beauté et très fécond, qui surpassera tous ses aïeux par sa puissance, ses royaumes, son opulence, ses peuples, ses richesses ; il soumettra ses ennemis, non par la guerre, mais par son humanité, non par la tyrannie, mais par la clémence qui lui est propre et naturelle.

EMBLEMA XXXII.

Corallus sub aquis ut crescit & aëreinduratur, sic lapis.
(Comme le corail croît sous les eaux et durcit à l'air, ainsi fait la Pierre.)



Epigramma XXXII.

Sous les flots siciliens croît une molle plante
Dont les branches, par la tiédeur des eaux, se multiplient.
Le Corail est son nom ; elle apparaît durcie
Lorsque Borée, du pôle âpre, lance le gel.
Changée en une pierre aux rameaux abondants
Elle est rouge et semblable à la Pierre Physique.

DISCOURS XXXII.

Les philosophes donnent à leur pierre l'épithète de végétale, parce qu'elle végète, croît, augmente et se multiplie à la manière d'une plante. Cela semble aux ignorants étrange et éloigné de la vérité, car il est évident que les pierres ne végètent ni ne croissent de cette façon et ne ressemblent en rien aux métaux liquéfiables. Mais ceux-là se trompent en jugeant de la sorte : ils pensent que ce qui est ignoré d'eux n'existe pas dans la nature, mesurant l'immensité de l'univers à leur propre capacité. Qui aurait jamais cru qu'une pierre pût se développer sous les eaux ou qu'une plante engendrée en un tel lieu pût se pétrifier, si l'expérience et le témoignage constant des écrivains n'étaient là pour le confirmer ? Où se trouve donc cette force pétrifiante, cette force colorante qui durcit et teint le corail : est-ce dans les eaux, dans l'air ou dans la terre ? Il est vraisemblable qu'il s'agit, comme ils l'affirment, d'une plante molle et flexible tant qu'elle est dans l'eau, et cependant de nature terrestre qui, lorsqu'on la coupe et qu'on l'expose aux vents froids, devient cassante comme une pierre. Alors en effet l'air froid et sec dessèche les abondantes parties aqueuses (car ces vents du nord apportent avec eux la sécheresse), et le reste du corps, qui est terrestre, est coagulé par les qualités terrestres de ces vents : la froideur et la sécheresse. En effet, dans le domaine des vertus propres à chaque élément, la terre est seule à posséder le pouvoir de coaguler, qui ne réside ni dans l'eau ni dans l'air.

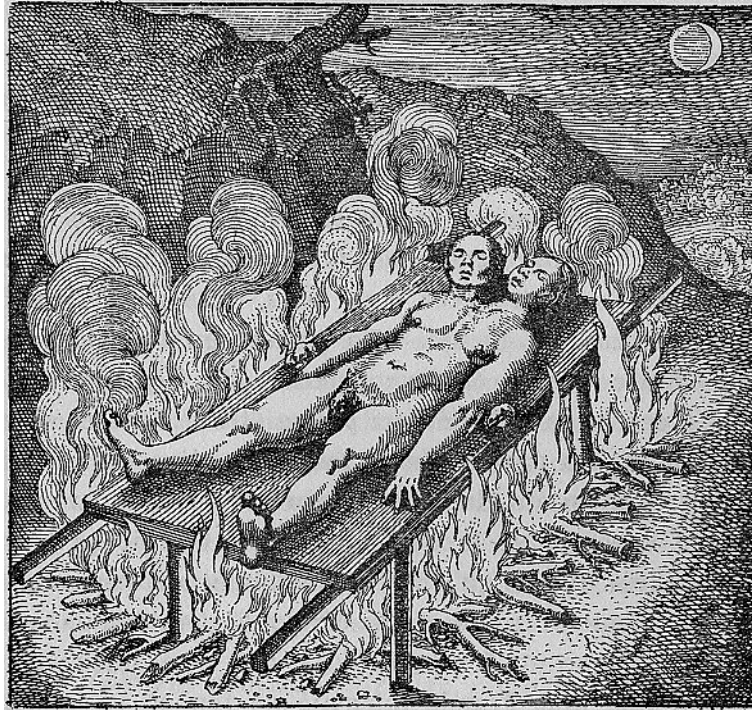
La mer donne en outre, en d'autres lieux, trois pierres médicinales qui proviennent en partie du genre végétal, en partie du genre animal, ou qui plutôt sont extraites des domaines secrets de la nature. Ce sont les perles, l'ambre jaune et l'ambre gris. L'origine et le mode de récolte des perles nous sont connus, mais non ceux des deux autres pierres. On recueille l'ambre jaune sur les rivages de la Suède, après que le Circius ou Corus a soufflé violemment. Il jaillit sans doute dans la mer des veines de la terre, à la façon de bulles, ou bien la mer l'entraîne comme en lavant, et il est rejeté par les flots sur le rivage, car nous avons vu des minerais de fer et d'argent adhérant à l'ambre, ce qui n'a pu se faire que dans la terre. Quant à la présence de mouches, de moucherons, d'araignées, de papillons, de grenouilles et de serpents dans certaines parcelles, elle provient de l'influence et de la vertu imaginative du ciel, comme nous l'avons démontré ailleurs. Ainsi nous avons eu en notre possession cent vingt petits globes d'ambre taillés qui contenaient chacun un certain nombre de mouches, de moucherons, d'araignées et de papillons ; une parcelle en contenait même neuf, ce qui ne manquait pas de constituer un prodige remarquable de la nature. L'ambre gris se trouve de la même manière, le fait est indéniable, sur les rivages de l'Inde orientale et occidentale. Certains le rattachent au suc des arbres et à la gomme (comme l'ambre jaune ou succin dont nous avons parlé), mais ceux qui le font provenir des veines de la terre jugent avec plus de vraisemblance. Car on n'a vu nulle part d'arbres produisant l'ambre jaune et gris et cependant il est très assuré que ces arbres, s'il en existe, poussent hors de l'eau en des lieux ensoleillés. Nous rapporterons donc l'un et l'autre ambre à des veines souterraines ou à des pierres, de même que les perles aux zoophytes et le corail aux végétaux.

La Pierre des philosophes est assimilée à ces pierres et, tout d'abord, au corail. De même en effet que celui-ci croît dans l'eau et tire sa nourriture de la terre, la pierre philosophique s'est coagulée à partir de l'eau mercurielle et en a pris tout ce qui s'y trouve de terrestre pour son augmentation, en rejetant, par une sorte de transpiration, l'humidité superflue. La coagulation tend à procurer au corail la couleur rouge que des modernes appellent teinture coralline, de la même manière qu'à la pierre physique qui, au cours de son ultime coagulation, rougit et apparaît avec l'aspect du corail le

plus rouge, ce qui est la teinture. Si le corail demande, pour durcir, le froid et le sec, la pierre réclame le chaud et le sec. Si l'on augmente ces qualités, elle se liquéfie de nouveau contrairement à la nature des autres pierres qui, certes, se liquéfient, mais se transforment ensuite en verre, ce qui ne convient en aucune manière à celle-ci. Et comme le corail sert à préparer divers remèdes d'une grande efficacité, de même le corail des philosophes a fait passer en lui-même les vertus de toutes les herbes et, pour cette raison, possède à lui seul autant de pouvoir que tous les remèdes tirés de tous les végétaux. Car le soleil céleste qui infuse dans les végétaux leur vertu et leur efficacité médicinales confère à celui qui est son fils et son vicaire terrestre plus de pouvoir qu'à tous les autres. C'est le corail philosophique végétal, animal et minéral qui se cache dans la très vaste mer où l'on ne peut l'apercevoir, afin qu'il ne soit pas exposé aux regards et placé entre les mains des ignorants. Mais il faudra le couper sous les eaux avec la plus grande prudence, pour éviter qu'il ne perde son suc et son sang, et qu'il ne demeure rien qu'un chaos terrestre, sans sa véritable forme. En cela réside toute la difficulté de s'emparer du corail. Cependant il en est peut-être une autre : je veux parler de l'humidité superflue qui tue la pierre si on ne la sépare, car elle ne laisse pas apparaître le rouge corallin et, tant qu'elle est présente, ne permet pas la coagulation.

EMBLEMA XXXIII.

Hermaphroditus mortuo similis, in tenebris jacens, igne indiget.
(L'Hermaphrodite, semblable à un mort et gisant dans les ténèbres, a besoin de feu.)



Epigramma XXXIII.

Cet être bicéphale au sexe double, image
Funèbre, a cet aspect quand l'humide lui manque.
Caché dans la nuit sombre, il réclame du feu.
Si tu lui en fournis, il revit aussitôt.
Le feu détient toute la force de la Pierre,
L'or et l'argent, celles du soufre et du mercure.
Hermaphroditus mortuo similis, in tenebris jacens, igne indiget.

DISCOURS XXXIII.

Lorsque sévit le froid de l'hiver, c'est ici l'un des secrets de la nature, les grenouilles et les hirondelles gisent comme mortes, submergées par les eaux, tandis qu'à l'arrivée du printemps elles recouvrent le sens et le mouvement, accomplissant les opérations de la vie sensitive. Si, même en pleine saison des brouillards, on place à l'air chaud ou dans une étuve celles que l'on a trouvées dans l'eau, elles se mettent bientôt à remuer, comme en été. Cela prouve qu'il ne leur manque rien d'autre que la chaleur externe par laquelle la chaleur interne enfermée à l'intérieur puisse être excitée et actualisée. Les philosophes parlent de la même manière de leur Hermaphrodite qui, gisant dans les ténèbres, offre l'apparence de la mort et a besoin de la chaleur du feu. On dit qu'il gît dans les ténèbres parce qu'il est abandonné au sein d'une nuit d'hiver opaque et froide, c'est-à-dire qu'il demeure dans le Noir, qui est le signe du froid ; de là il doit être amené au Blanc grâce à une plus grande intensité de feu et, en augmentant encore celui-ci, au Rouge. En effet, comme le dit *Bodillus* dans la *Turba* : « Rien ne s'engendre sans chaleur ; un bain d'une chaleur intense fait périr, mais s'il devient froid, il fait fuir ; par contre, s'il est tempéré, il convient au corps et lui est agréable. » *Bonellus* dit au même endroit : « *Tous les êtres qui vivent meurent aussi : telle est la volonté de Dieu. C'est pourquoi la nature à qui l'humidité a été enlevée ressemble à un mort, tandis qu'elle est abandonnée dans la nuit. Cette nature a alors besoin du feu jusqu'à ce que son corps* » et son esprit soient changés en terre et deviennent à ce moment semblables à un mort dans son sépulcre. Cela étant accompli. Dieu lui rend l'esprit et l'âme ; débarrassée de toute infirmité, notre nature se trouve affermie et purifiée. Il faut donc brûler sans peur cette chose, etc. » Par conséquent le feu qui détruit toutes choses construit celle-ci. A tout le reste il apporte la mort, et à ceci la vie. C'est ici l'unique Phénix qui est restauré par le feu, rénové par les flammes, qui sort des cendres, rendu à une vie nouvelle. Connu des seuls philosophes, il est brûlé et rappelé à la vie, quelles que soient les rêveries que d'autres nourrissent sur je ne sais quel oiseau qui n'existe nulle part et n'a jamais été vu, si ce n'est d'une manière fabuleuse.

L'Hermaphrodite dont parlent les philosophes possède une nature mixte, masculine et féminine ; l'une se transforme en l'autre sous l'influence de la chaleur. De femme en effet il devient homme, ce qui ne doit pas sembler, dans l'œuvre des philosophes, chose si étonnante, puisque, si l'on doit en croire les historiens, on a vu un grand nombre de personnages changer de sexe. Les poètes rappellent les noms de Cénéas, d'Iphis et de Tirésias, tel Pontanus dans Les Etoiles :

Qu'ils déplorent pourtant leur sexe, et qu'ils souhaitent Devenir Cénéas, ou bien femme complète.

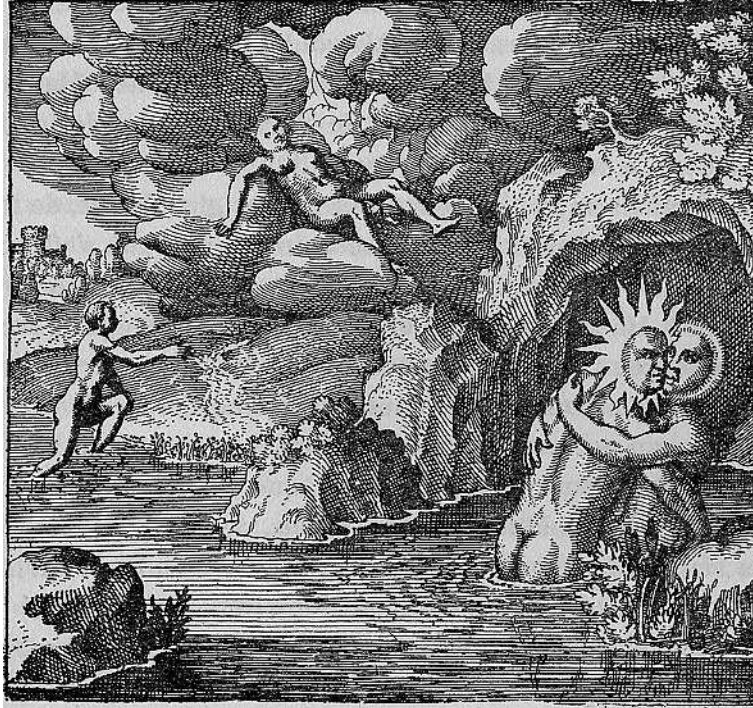
Et Ausone : « Ramenée à son antique figure, Ceneus se désole⁴. » Ainsi, sous le consulat de *Licinius Crassus* et de *C. Cassius Longinus*, une jeune fille devint garçon, à *Cassinum*, et *Licinius Mutianus* rapporte, selon Pline, qu'il a vu à Argos Ariston qui s'était appelé auparavant Aristouse. Il s'était marié, mais bientôt la barbe et la virilité lui étaient venues et il avait pris femme. Pline lui-même dit avoir vu en Afrique *L. Cossicius*, citoyen de Tisdritanum, changé en mâle le jour de ses noces, et que ces faits pourraient être confirmés s'il en était besoin. Il est assuré que, sous l'action d'une chaleur croissante, les membres génitaux ou virils font saillie à l'extérieur du corps. La femme est beaucoup plus froide que l'homme et garde caché au-dedans d'elle-même ce que le mâle porte à l'extérieur, comme le disent les médecins ; c'est pourquoi la nature incertaine, ne sachant si elle allait engendrer une femme ou un homme, produit extérieurement une femme, bien qu'elle eût décidé de faire à l'intérieur un homme. La chaleur augmentant avec l'âge, et le mouvement s'y ajoutant, les membres tenus cachés parurent à l'extérieur et se montrèrent à la vue de tous. Chez les philosophes de même

la femme devient mâle sous l'effet de la chaleur croissante, ce qui signifie que l'Hermaphrodite perd le sexe féminin et devient un homme robuste et grave qui ne possède en lui rien de la mollesse et de la légèreté de la femme. C'est ainsi que nous avons vu un jour un enfant hermaphrodite de noble famille passé ou plutôt promu à l'état de mule parfait et apte à engendrer des descendants (tel était l'espoir que l'on formait) grâce au célèbre médecin bolonais *Casp. Tagliacozzo* et à l'habileté de son art chirurgical. On fit un nouvel orifice au membre viril (qui en était dépourvu) et on ferma l'orifice inférieur semblable à celui d'une femme.

Les philosophes n'ont pas besoin de toutes ces opérations manuelles. En effet, tant que la froideur et l'humidité de la lune sont présentes, ils appellent leur sujet femme, et lorsque la chaleur et la sécheresse du soleil sont là, ils le nomment mâle. Quand ces quatre qualités s'y trouvent à la fois, ils lui donnent le nom de Rebis ou d'Hermaphrodite. Ainsi il sera facile de convertir la femme, c'est-à-dire le froid et l'humidité, en mâle, ce qui s'opère par la seule chaleur du feu, comme il a été dit. La chaleur en effet éloigne et sépare le superflu des humidités et place dans le sujet son idée, qui est la teinture.

EMBLEMA XXXIV.

In balneis concipitur, & in aëre nascitur, rubeus vero factus graditur supracuas.
(Elle est conçue aux bains, naît dans l'air, et, devenue rouge, marche sur les eaux.)



Epigramma XXXIV.

Enfant conçu aux bains, en naissant elle brille
Dans l'air, puis voit les eaux sous ses pieds, rutilante.
Sur le sommet des monts, elle se vêt de blanc,
Celle qui des savants est l'unique souci.
Elle est pierre sans l'être, et, noble don du Ciel,
Sait rendre bienheureux l'homme à qui Dieu l'accorde.

DISCOURS XXXIV.

L'opinion des hommes ou leur flatterie attribue à certains mortels des naissances particulièrement merveilleuses mais à coup sûr fabuleuses. Ainsi Alexandre le Grand serait le fils, non de Philippe de Macédoine, mais de Jupiter Hammon ; Remus et Romulus seraient nés de Mars, et Platon de la vierge Périctione séduite par une apparition d'Apollon. C'est ainsi que les païens ont voulu démontrer leur origine divine, de même encore que Thessalos, fils du médecin Hippocrate, s'efforce de l'aire croire entre autres aux Athéniens qu'il tire son origine d'Apollon. Mais nous demeurons incrédules à leur égard, sachant bien que ceux à qui ils prétendent faire remonter leur race n'ont existé ni comme hommes, ni comme dieux. Et s'il s'agit de héros qui ont pu paraître parmi les mortels comme des êtres divins, nous nous rendons compte que de tels récits ont été inventés par l'adulation de leurs sujets, de leurs disciples, et de tous ceux qui ont vanté leurs exploits au monde, et qu'ils ont été introduits dans l'opinion du vulgaire par des écrits mensongers. Mais c'est dans des conditions toutes différentes que les philosophes attribuent à leur fils une conception et une naissance inhabituelles. Celui-ci possède en effet, par rapport à tous les autres êtres nés dans le monde, cette particularité que sa conception a lieu aux bains et sa naissance dans l'air.

Les femmes stériles par excès de froideur et de sécheresse peuvent, nous le savons, tirer grand profit des bains chauds et devenir ainsi capables de concevoir, mais, que cette dernière opération doive se produire ou se soit produite pendant le bain, on ne l'a jamais entendu dire. Cela paraît n'appartenir qu'à cet enfant, en raison de la capacité très particulière d'une nature admirable. On dit ailleurs que sa conception a lieu au fond du vase et sa naissance dans l'alambic. Cette affirmation offre plus de clarté. En effet, les eaux du bain, s'il en est, se trouveront, non au sommet ou au milieu, mais au fond du vase, tandis que, dans l'alambic, les vapeurs sont aériennes. Dès que la conception a eu lieu, il monte donc dans l'alambic et il naît dans la couleur blanche. Au fond c'est le noir qui domine ; le Rosaire en parle en ces termes : « La conception a lieu lorsque la terre se résout en poussière noire et commence à retenir une petite quantité de mercure. Alors en effet le mâle agit sur la femelle, c'est-à-dire l'azoth sur la terre. » Et peu après : « La conception et les fiançailles ont lieu dans la pourriture au fond du vase, et les enfants sont engendrés dans l'air, c'est-à-dire dans la tête du vase ou alambic. » Et la conception aux bains n'est pas autre chose que la putréfaction dans le fumier. Le Rosaire en effet continue ainsi : « Le corps ne fait rien s'il ne pourrit, et il ne peut pourrir si ce n'est à l'aide du mercure. Et il faut que la putréfaction se fasse sans retard au moyen d'un feu très lent de fumier chaud et humide, à l'exclusion de tout autre feu, de façon que rien ne monte. » Car si quelque chose montait, il se produirait une séparation des parties, ce qu'il faut éviter jusqu'à ce que le mâle et la femelle soient parfaitement unis ensemble ; l'un reçoit l'autre et le signe en est le noir de la solution parfaite qui paraît à la surface. Sa naissance est blanche ; elle a lieu au sommet des montagnes, c'est-à-dire dans l'air ou dans l'alambic. Ce que Rosinus explique ainsi à Euthicia : « Le Sage a dit : Prenez les matières extraites de leurs minières ; faites-les monter aux lieux plus élevés et envoyez-les du sommet de leurs montagnes pour les ramener à leurs racines. » Et plus loin : « Par montagnes, il entend les cucurbites, et par sommets des montagnes, les alambics. Car en langage imagé, « envoyer » signifie recevoir leur eau, à travers l'alambic, dans le récipient ; « ramener sur les racines », c'est les ramener sur ce dont elles sortent. Et il a appelé les cucurbites « montagnes », parce que dans les montagnes on trouve le soleil et la lune. De même, dans ces montagnes que sont les cucurbites, leur soleil et leur lune sont engendrés. » Telles sont ses paroles.

Ensuite il devient rouge et commence à aller sur les eaux, c'est-à-dire sur les métaux liquéfiés au feu, qui se présentent à la manière de l'eau mercurielle. Cet enfant est en effet le maître des eaux et il exerce sur elles son empire, tel Neptune ; il est le roi des mers et le possesseur des montagnes. On raconte de Xerxès, roi des Perses, que, se préparant à conduire une expédition en Grèce, il envoya une ambassade à la mer et au mont Athos, pour qu'ils ne lui causent aucun dommage, l'une par ses flots, l'autre par la violence de ses flammes, déclarant que, s'il en était autrement, il tirerait vengeance de tous deux. Mais ce conte fut adressé à des sourds : la mer engloutit plusieurs de ses navires, l'Athos en fit périr un nombre important par l'incendie. Irrité, le roi, agissant en maître de la mer et des monts, fit infliger à la mer un nombre déterminé de coups de fouet et fit précipiter dans la mer une grande partie de la montagne. Mais ces traits prouvent davantage l'audace que la prudence d'un si grand roi. Celui dont nous parlons purifie toutes les eaux de leurs obstacles et de leurs souillures, non par un décret mais par un acte, et s'avance librement sur elles. De plus il les coagule (ce qui est davantage) afin qu'elles soient assez dures pour porter son char, elles qui auparavant ont porté des navires. Il met les montagnes au même niveau que les plaines et ne craint pas les flammes du feu et, ainsi, il se rend librement où il veut, des colonnes d'Hercule aux colonnes de Dionysos, aux confins les plus reculés de l'Inde.

EMBLEMA XXXV.

Ceres Triptolemum, Thétis Achillem, ut sub egne morari assuescit, sic artifex lapidem.
(Par Cérès et Thétis, leurs mères, Triptolème et Achille furent accoutumés à rester dans le feu ;
l'artiste agit de même avec la Pierre.)



Epigramma XXXV.

Vois Achille, dur au combat, et Triptolème :
Ils bravent les ardeurs du feu grâce à leurs mères.
Dans la nuit, la divine Cérès et Thétis
Les durcissaient aux flammes et, quand venait le jour,
De leur sein généreux leur prodiguaient le lait.
Ainsi la bienheureuse médecine des sages
Comme un enfant à la mamelle
Doit être accoutumée à s'éjouir du feu.

DISCOURS XXXV.

Lycurgue, le fameux législateur des Spartiates, montra par un exemple oculaire au peuple convoqué en assemblée pour un spectacle l'importance de l'habitude et de la pratique, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Il présenta deux petits chiens provenant de la même portée et plaça devant eux un plat rempli de pâtée et un lapin. Voyant la nourriture et le lapin, l'un des chiots délaissa la première et courut à la poursuite du second parce qu'il avait été dressé à le faire, tandis que l'autre, négligeant le lapin, vida le plat comme il en avait, de son côté, l'habitude. Après quoi : « Vous voyez ici, dit Lycurgue, l'importance de l'éducation et des habitudes données dès le plus jeune âge, même chez ceux que la nature a produits égaux et semblables. Il convient donc d'amender la nature de cette manière et de la diriger vers le mieux, car elle est de cire et peut être aisément inclinée vers le vice ou la vertu. »

Cette loi, dont Lycurgue a démontré la vérité dans le domaine de la cité, se vérifie également en physique. Chez les hommes et les animaux sans raison, des exemples quotidiens manifestent dans le monde entier l'importance de l'habitude. Chez les végétaux aussi de tels faits se rencontrent en assez grand nombre. Il est plus rare d'en constater chez les minéraux et les métaux. Malgré cela, les philosophes fixent leur pierre en l'accoutumant au feu qui lui convient, comme ils l'indiquent en d'innombrables endroits. Il faut en effet la nourrir de feu, comme l'enfant est nourri de lait sur le sein de sa mère. C'est pourquoi Emigan dit : « Regardez l'enfant que sa mère allaite, et ne l'empêchez pas. » Et Bodillus : « L'embryon extrait (du sein) ne se nourrit pas d'autre chose que de lait et de feu, par lui-même et progressivement, tant qu'il est un petit enfant, et, dans la mesure où il est consumé plus entièrement, ses os s'affermissent et il est amené au stade de la jeunesse ; quand il y parvient, c'est assez pour lui. » Et Arnaud dans le *Rosaire* (L. 2, Ch. 7) : « Il importe toutefois que la médecine elle-même soit rôtie assez longtemps sur le feu et nourrie comme un enfant sur le sein. »

Les plus anciens philosophes ont voulu démontrer les mêmes vérités dans les allégories de Triptolème et d'Achille qui furent habitués à demeurer étendus et à être endurcis sous le feu, car tous deux ne désignent rien d'autre que le sujet philosophique, sinon ce ne serait qu'une sotte fable, indigne d'être adaptée aux réalités morales et introduite dans les oreilles d'hommes instruits. Cérès, jouant le rôle de nourrice, nourrissait Triptolème de lait pendant le jour et le plaçait sous les flammes la nuit. L'enfant était ainsi alimenté de façon parfaite, mais un jour son père Eleusios observa la scène. Cérès alors tua Eleusios et donna au jeune Triptolème un char tiré par des serpents sur lequel il se rendit à travers l'air dans toutes les parties du monde et enseigna aux mortels la culture des céréales. Mais ce Triptolème est la teinture philosophique nourrie sous le feu de cette manière ; conduite par des serpents, c'est-à-dire par Mercure, elle a enseigné aux mortels comment les semences philosophiques doivent être jetées dans leur terre. On attribue le même trait à Osiris qui parcourut pour cette raison l'univers comme nous l'avons exposé ailleurs, et à Dionysos qui voyagea à travers le monde en enseignant aux hommes l'usage du vin. Tous trois, Triptolème, Osiris et Dionysos, ont la même signification et le même rôle, bien plus, ils sont une réalité unique. Ainsi encore Achille qui, devenu très robuste, devait être envoyé à la guerre de Troie. Son père est Pelée, c'est-à-dire la terre ou le mont Pelée, et sa mère Thétis, déesse de la mer ou des eaux. C'est d'eux que naît Achille. Mais à leurs noces fut apportée la pomme d'or d'Eris, cause première de la guerre de Troie ; aussi celui qui naquit de cette union conduisit à juste titre cette guerre. On dit qu'Achille fut endurci par sa mère de la même manière que Triptolème, dont nous avons déjà parlé,

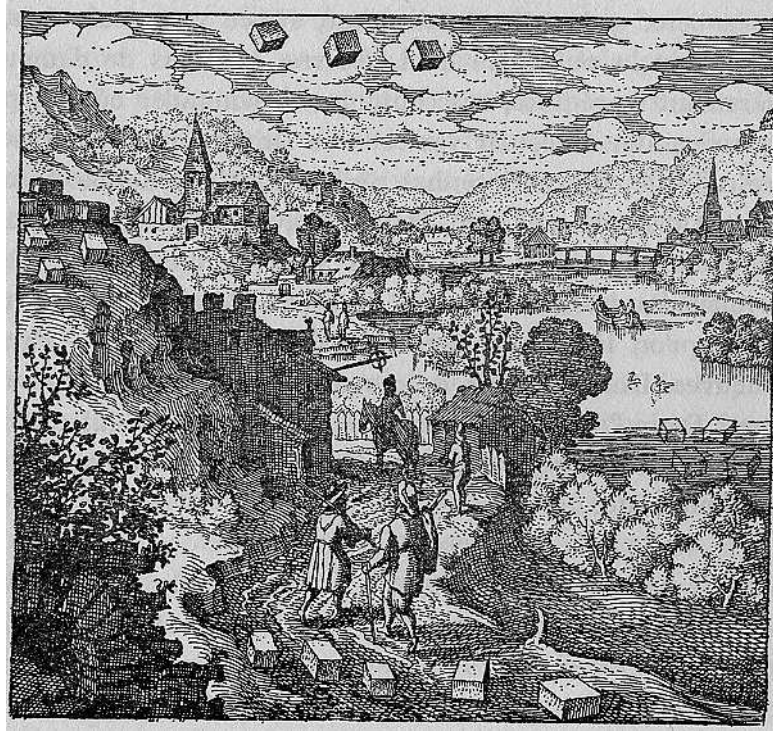
le fut par Gérés. Mais nous en avons assez dit sur ce point au VIe Livre des Hiéroglyphes, et nous jugeons superflu de le répéter ici.

La pierre a donc le feu pour aliment, mais ce n'est pas par ce moyen qu'elle s'étend en longueur, en largeur et en profondeur, comme certains pourraient le croire à tort ; car elle ne tire du feu que sa vertu, sa maturation et sa couleur, et apporte tout le reste avec elle, à la façon de provisions et d'argent pour la route. Lorsqu'on effectue toutes ses parties provenant de lieux divers sont rassemblées, purifiées et unies, elle possède en elle tout ce dont elle a besoin. D'où la parole du Philosophe dans le Rosaire : « *Cette eau porte avec elle tout ce dont le fœtus a besoin.* » Et rien d'étranger ne lui est ajouté du commencement jusqu'à la fin, à moins d'être rendu homogène ; rien n'en est séparé, sauf les parties hétérogènes. Il convient d'autre part d'être attentif à bien reconnaître les dragons qui doivent être attelés au char de Triptolème avant d'entreprendre quoi que ce soit ; ils sont ailés et volatils. Si tu désires les connaître, tu les trouveras dans le fumier philosophique. Ils sont en effet fumier, ils sont engendrés du fumier, et ils sont ce vase dont Marie dit qu'il n'est pas un vase de nécromancien, mais le régime de ton feu sans lequel tu ne réaliseras rien. Je t'ai découvert la vérité que j'ai puisée, au prix d'un labeur incroyable et non sans y avoir consacré un grand nombre d'années, dans les monuments laissés par les Anciens.

EMBLEMA XXXVI.

Lapis projectus est in terras, & in montibus exaltatus, & in aëre habitat, & in flumine pascitur, id est, Mercurius.

(La Pierre a été projetée à terre et exaltée sur les montagnes ; elle habite dans l'air et se nourrit dans un fleuve qui est le Mercure.)



Epigramma XXXVI.

La Pierre, vil rebut, gît. dit-on, sur les routes
Afin que riche et pauvre puissent l'y ramasser.
D'autres l'ont située au sommet des montagnes,
Dans les brises de l'air, ou bien buvant aux fleuves.
Ces figures ne mentent point, mais je t'engage
A rechercher de tels présents sur les hauteurs.

DISCOURS XXXVI.

Tous ceux qui ont entendu citer, fût-ce une seule fois, le nom et la puissance de la Pierre, à moins de demeurer entièrement incrédules, ont coutume de demander où l'on peut la trouver, afin de courir vers elle en suivant en quelque sorte la voie droite. Les philosophes répondent d'une double façon : ils disent d'abord qu'Adam l'emporta avec lui hors du Paradis, qu'elle est en toi, en moi, et en tout homme, que les êtres qui volent l'apportent avec eux des lieux éloignés. Ils déclarent ensuite qu'on la trouve dans la terre, les montagnes, l'air et les fleuves. Dans laquelle de ces deux voies faut-il donc s'engager ? Dans l'une et l'autre, mais de la manière qui convient à chacune. La seconde pourtant nous sourit davantage et nous paraît plus sûre.

On dit que la pierre est jetée à terre, parce que l'élément terre apparaît d'abord dans le corps obscur et noir ; ensuite parce qu'elle est chose vile et de peu de prix, foulée aux pieds sur le chemin des voyageurs, et jusque dans le fumier. C'est pourquoi le Rosaire déclare : « Si je la nommais par son nom propre les sots ne croiraient pas que c'est elle. » Et Morien répond à Calid qui veut savoir si on la trouve en grande quantité : « Cela ne fait défaut, comme dit le Sage, ni au riche, ni au pauvre, ni à l'homme généreux, ni à l'avare, ni à l'homme qui marche, ni à celui qui est assis. Car cela est jeté sur les chemins et foulé aux pieds sur ses tas de fumier ; nombreux sont ceux qui dans le passé ont fouillé les fumiers pour l'en extraire, mais ils ont été déçus dans leur entreprise. » Mundus dit aussi dans la *Turba*. ; « Si les marchands la connaissaient ils ne la vendraient pas à si bas prix. » Et Arnaud déclare que l'on peut se procurer la pierre pour rien, en aussi grande quantité que l'on veut et qu'il ne faut interroger personne à ce sujet. Et tout cela est vrai. Qui en effet, s'il n'est inhumain, refusera la terre et l'eau à qui lui en demande ? Comme les très antiques Cimbres avaient demandé de tels présents aux Romains et n'avaient pu les obtenir, leurs troupes se répandirent, ils entrèrent en Italie et massacrèrent des milliers de Romains avec leurs consuls, comme l'attestent les histoires. Car la Terre est ce qu'il y a de précieux en tant que mère et ce qu'il y a de plus vil en tant que matière dernière des choses putréfiées. Rien de plus vil que le limon ou la fange, et ce n'est pourtant rien d'autre que de la terre mélangée d'eau. Quoi de plus commun qu'une motte de terre ? Et cependant Euripyle, fils de Neptune, l'offrit en présent d'hospitalité aux héros Argonautes, en les accueillant. Lorsqu'elle eut été, non refusée, mais acceptée d'un cœur reconnaissant, et ensuite dissoute dans l'eau, elle fut pour Médée l'occasion de nombreuses prophéties. Il faut en effet dissoudre la terre dans l'eau, autrement l'une et l'autre demeurent sans pouvoir.

La pierre est ainsi jetée à terre ; toutefois elle n'y reste pas méprisée, mais elle est exaltée sur les montagnes, l'Athos, le Vésuve, l'Etna et leurs pareils qui vomissent des flammes, et que l'on voit en très grand nombre en diverses parties du globe. Car en eux brûle un feu perpétuel qui sublime la pierre et la porte à la dignité suprême. De même que sa croissance se fait dans les montagnes sous une forme grossière, à partir du soufre et de l'argent-vif, elle mûrit et se parfait au sommet des monts où pousse également une herbe sans laquelle le feu ne peut être tempéré. Si l'on jette cette plante humide et froide dans le feu, la violence de celui-ci est atténuée par son contraire. La pierre passe des montagnes dans l'air où elle trouve une demeure. L'air en effet devient pour elle une maison qui l'entoure, ce qui correspond ni plus ni moins au fait qu'elle est portée dans le ventre du vent et qu'elle naît dans l'air, expressions dont nous avons déjà parié.

Enfin elle s'alimente dans les fleuves, c'est-à-dire que Mercure s'alimente dans les eaux. C'est pourquoi les Grecs pratiquaient des hydrophories en son honneur, car la matière de la Pierre des philosophes est l'eau, comme le dit le *Rosaire*, et cela doit être entendu de l'eau de ces trois. C'est

pour cette raison que Mercure est également appelé tricéphale, à savoir marin, céleste et terrestre, parce qu'il est présent dans l'eau, la terre et l'air. On dit qu'il fut élevé par Vulcain et qu'il a un penchant prononcé pour les larcins, parce que Mercure apprend à supporter le feu, lui qui est volatil et emporte avec lui ce à quoi il est mélangé. Il dicta autrefois leurs lois et leur enseignement aux Egyptiens, et aussi la religion aux prêtres de Thèbes et à une grande partie du monde, car c'est à partir des réalités chymiques que les Egyptiens eurent leur organisation politique et leur culte, de même que les Grecs et les Romains, de même aussi qu'une multitude de nations, comme on l'a démontré plus longuement ailleurs. Mercure tua Argus avec une pierre et changea Battus en pierre indicatrice. Pourquoi m'étendre ? Les volumes des auteurs chymiques n'enseignent rien d'autre que Mercure et ils confirment suffisamment son pouvoir par ce simple petit vers :

Mercurus continet totum quod scrutantur Sapienter.

Il faudra donc le rechercher jusqu'à ce qu'on le trouve, en quelque endroit qu'il réside : dans l'air, le feu, l'eau ou la terre. Car il est vagabond, il court tantôt ici, tantôt là pour le service des dieux chymiques, comme étant leur commissionnaire, et ce rôle qui est le sien est souligné par le fait que certains lui donnent pour fille Angélie.

EMBLEMA XXXVII.

Tria sufficiunt admagisterium, fumus albus, hoc est, aqua, leo viridis, id est, aes Hermetis, & aqua foetida.

(Trois choses suffisent pour le magistère î la fumée blanche, qui est l'eau, le lion vert ou airain d'Hermès, et l'eau fétide.)



Epigramma XXXVII.

Pour notre magistère il nous faut trois semences :
Onde infecte, vapeur neigeuse et Lion vert.
Les autres éléments sortent de l'eau : les Sages
En retirent leur Pierre ; elle est principe et terme.
L'airain d'Hermès est le Lion vert, la Pierre connue
Des chapitres des Livres, l'eau et la fumée blanche.

DISCOURS XXXVII.

La construction de tout édifice requiert trois choses essentielles ; si l'une d'elles fait défaut l'ouvrage ne peut en aucune manière être parfait ; ce sont le fondement, les murs et le toit. Il faut autant de parties pour compléter le composé philosophique, et elles sont ici nommées par leur nom propre. L'auteur de l'Aurore dit au chapitre 20 en parlant de la séparation des Eléments : « La terre est laissée à cette place pour que les trois autres éléments puissent prendre racine en elle ; si elle-même n'était pas, les éléments n'auraient pas de fondements pour construire dessus une nouvelle maison aux trésors. » Ce fondement est appelé ici eau fétide ; celle-ci est la mère de tous les éléments, au témoignage du *Rosaire*, c'est à partir d'elle que les philosophes le préparent, je veux dire l'Elixir, au commencement et à la fin. Elle est dite fétide parce qu'elle dégage une puanteur sulfureuse et une odeur de sépulcres. C'est l'eau fameuse que Pégase fit naître en frappant le Parnasse de son sabot, celle que la montagne de Nonacris en Arcadie fait jaillir de la roche, celle qu'on ne peut conserver que dans un sabot de cheval, à cause de sa très grande force. C'est l'eau du dragon, comme l'appelle le *Rosaire*, qui doit être réalisée dans l'alambic sans rien y ajouter, et dont la fabrication s'accompagne d'une extrême puanteur. Certains, ayant entendu ces paroles, se sont appliqués à distiller des excréments humains ou ceux d'animaux ; ils ont bien éprouvé une extrême puanteur dans cette opération, mais ont trouvé des excréments dans les excréments. Pourtant ne pense pas que les philosophes soient des scarabées qui opèrent dans les excréments. Sache que la puanteur, s'il en existe, se change bientôt en un puissant parfum, comme Lulle l'atteste de sa quintessence à laquelle il attribue une odeur si suave, lorsqu'elle est confectionnée selon les règles, que, mise à la partie supérieure de la maison, elle attire à elle et arrête les aigles volants. Il place sa quintessence dans le fumier dont la chaleur très douce provoque le dégagement de ce parfum. Certains ont essayé d'y parvenir avec du vin très fort, mais sans succès, et, en conséquence, ils ont accusé Lulle de mensonge, alors qu'eux-mêmes devaient plutôt être taxés de sottise, eux qui ne goûtèrent jamais au vin de Lulle. Mais l'excellent poète d'or a mieux compris Lulle, lui qui chante ainsi au Livre 1 de la Chrysopée :

*Mais celui-là n'entendit même pas ce que l'auteur semblait dire
A première vue ; et des vins qui dégouttent
Il ne savait pas ensuite opérer le mélange, etc.*

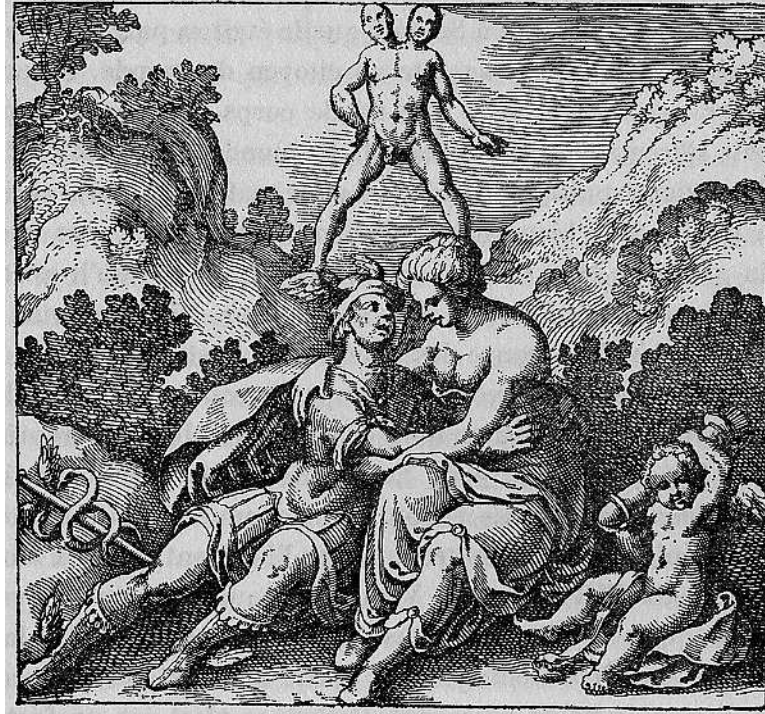
Après l'eau fétide se présente le Lion vert. Le *Rosaire* dit de lui ; « Tu as cherché ce qu'était le vert, pensant que l'airain était un corps lépreux à cause de ce vert qu'il possède. C'est pourquoi je te dis que tout ce qui existe de parfait dans l'airain est ce seul vert qui est en lui ; car ce vert est rapidement changé par notre magistère en notre or très véritable, et nous en avons fait l'expérience. Mais tu ne pourras en aucune manière préparer la pierre sans le duenech vert et liquide qui paraît naître dans nos minières. O vert béni qui engendres toutes choses ! » Sache donc qu'aucun végétal, aucun fruit n'apparaît en germant sans que la couleur verte ne soit présente. Sache également que la génération de cette chose est verte, et que pour cette raison les philosophes l'ont appelée germe. Le *Rosaire* dit : « C'est l'or et l'airain des philosophes, la Pierre connue dans les chapitres, la fumée, la vapeur et l'eau, le crachat de lune qui est uni à la lumière du soleil. » Ce Lion vert lutte avec le dragon ; mais il est vaincu par lui et, avec le temps, il est dévoré.

Lorsque le lion est tombé en pourriture, on espère que de sa gueule il sortira de la douceur (comme chez celui que Samson tua). Le dragon, ayant pris le dessus, se gorge de la chair du lion, si bien qu'en peu de temps il crève et meurt. On pourra en faire une médecine très efficace et très utile dans toutes sortes d'affections, étant donné qu'en elle-même la graisse de lion (*leonis adeps*) utilisée tous les jours sert de remède contre la fièvre et concilie à tous ceux qui en sont oints grâce et faveur auprès des rois et des peuples.

En troisième lieu vient la fumée blanche. Si on la coagule, elle devient eau et fait office d'eau pour laver, dissoudre, ôter les taches à la manière du savon. C'est le feu contre nature que l'on doit s'attacher à découvrir. On l'appelle ainsi parce qu'il est contraire à la nature, défaisant et détruisant ce qu'elle avait composé avec un soin attentif. On n'alimente pas ce feu avec de l'esprit de vin ou de l'huile, mais à l'aide d'une matière incombustible, de durée et de chaleur constantes ; c'est un feu sans lumière et dont la combustion possède une grande vertu et une grande efficacité ; le trouver dans les ténèbres, puisqu'il ne luit pas, n'est pas une petite entreprise ; l'appliquer à l'œuvre de la façon convenable est bien plus difficile encore. Nous avons suffisamment décrit, en divers endroits, ses particularités et ses propriétés.

EMBLEMA XXXVIII.

Rebis, ut Hermaphroditus, nascitur ex duobus montibus, Mercurii & Veneris.
(Le Rebis, comme Hermaphrodite, naît de deux montagnes : celle de Mercure et celle de Vénus.)



Epigramma XXXVIII.

Les vieux récits font de Rebis un être double :
Androgyne, mâle et femelle en un seul corps.
Il est, né sur le double mont, Hermaphrodite
A Mercure enfanté par l'auguste Vénus.
Ne le méprise pas pour son sexe ambigu :
Cet homme-femme un jour te donnera le roi.

DISCOURS XXXVIII.

Comme on demandait à Socrate quelle était sa patrie, il répondit qu'il était cosmopolite ou citoyen du monde. Il voulut indiquer par là que, bien que né de corps à Athènes, il parcourrait librement, par son esprit, le monde entier et tout ce qu'il contient, puisque le sage a pour patrie la terre entière pour qu'il y vive bien. Si l'on demande aux philosophes quelle est la patrie de leur Hermaphrodite, ils répondent qu'il est cosmique (*mundanum*), qu'il est visible dans tous les coins du monde, là où l'on trouve les Eléments ; c'est bien le fils des Sages, lui qui possède avec eux une patrie commune. Cependant il n'arrive pas que l'on naisse à deux ou plusieurs reprises, nul ne fait son entrée pour la première fois à cette lumière en des lieux divers mais en un seul ; comme Socrate est tenu pour Athénien, le Rebis est réputé être l'habitant de deux monts qui sont ceux d'Hermès et de Vénus, d'où aussi le nom d'Hermaphrodite qu'on lui donne, à cause de ses deux parents. Ses lares aussi sont dans les montagnes, sa patrie est élevée et il descend donc d'êtres de haute naissance. Certes, ce n'est pas un facteur dénué d'importance, si l'on veut accomplir de grandes choses, qu'une patrie noble et puissante, dans laquelle les citoyens sont préférés aux étrangers et portés aux charges publiques pour éviter qu'ils ne demeurent dans l'obscurité, — comme cela se produit dans les endroits modestes —, et faire que rejaillisse sur eux quelque chose de l'éclat de leur patrie, mais il est plus grand encore de se distinguer par ses propres vertus, même si l'on appartient à une pauvre maison, et de procurer soi-même de la lumière à son pays. C'est ainsi que ces montagnes, qui sont inconnues de beaucoup, acquièrent de la renommée grâce à l'Hermaphrodite, à ses illustres exploits et à son nom célèbre à travers toute la terre. Qui en effet, ayant tant soit peu pratiqué les livres des philosophes, n'a pas reconnu le Rebis ? Qui n'a pas vu ou aperçu l'androgyné à deux têtes ? Il s'est fait connaître certes, jusqu'aux Indes et sa renommée s'est répandue plus loin que celle du roi Alexandre lui-même.

Nombreux sont ceux qui partent de régions lointaines pour voir et interroger quelque savant, ou encore un homme fameux pour sa compétence dans le domaine militaire, l'art ou la science. Mais bien plus nombreux sont ceux qui se rendent à ces monts du Rebis, pour peu qu'ils sachent en quel endroit on peut les rencontrer. Morien raconte lui-même dans son livre avec quel zèle et quel soin, après avoir quitté Rome, il rechercha Adferus d'Alexandrie qu'il finit par trouver. Il doit, pour cette raison, être tenu pour fortuné et aimé de Dieu, en ce qu'il apprit d'un précepteur vivant et non d'un livre muet, et qu'il vit en face cette chose qui est le lieu natal du Rebis. Ils doivent témoigner une persévérance et un zèle non moins grands, ceux-là qui, instruits par la raison et les indications des livres, cherchent seuls la patrie du Rebis. Car, bien que les livres semblent parfois contenir de la clarté, celle-ci est entourée et voilée de tous côtés par une grande obscurité, au point que l'on a peine à reconnaître et à discerner l'une de l'autre. C'est pourquoi il faut s'y avancer avec précaution, afin de ne pas les utiliser comme poison, alors qu'ils ont été préparés comme remède. Ils constituent un Océan immense. Pendant qu'ils errent sur cet océan, les navigateurs éprouvés peuvent connaître la latitude, qui est l'élévation de l'Equateur au-dessus de l'horizon, au moyen d'instruments astronomiques, car l'aiguille aimantée indique le pôle septentrional, mais il leur est impossible de savoir la longitude, c'est-à-dire le nombre de degrés qui les sépare du méridien d'origine situé tout près des Iles Fortunées. C'est pourquoi ils ignorent en quel lieu ils se trouvent entre le couchant et le levant. Que doit-on faire à ce moment ? Ce que font d'ordinaire les navigateurs, assister l'expérience par la raison, et apprendre de celle-ci à régler un long voyage au moyen de signes particuliers, promontoires, îles et autres, afin de ne pas heurter par imprudence des bancs de sable ou des écueils.

Le péril ici est moindre si la navigation n'avance pas — et si elle avance on trouve grand profit — que là où, en une heure, on est perdu corps et biens.

La montagne du mercure philosophique est, non la montagne de Nonacris ou d'Atlas où l'on croit parfois qu'il est né, mais le Parnasse aux deux sommets dont l'un est la résidence d'Hermès, l'autre celle de Vénus. Là se trouvent aussi Apollon avec les Muscs et la fontaine de Pégase, l'Hippocrène avec le laurier toujours vert. Ce mont possède un nom unique, mais en réalité il est double comme on voit l'Hermaphrodite avec deux têtes et deux sortes de membres en un seul corps. Mais en est-il un entre mille pour persévérer dans la tentative de parvenir au sommet de ce mont ? Qui ne reste collé aux racines, entravé par je ne sais quels rémores ? Combien en est-il pour atteindre le centre de son nombril ?

*« Car l'ascension n'est pas aisée pour qui veut gagner les hauteurs escarpées ;
Une abondante sueur le fait disparaître ; sans sommeil, privé de l'olivier nocturne,
Il dépérit, et détruit tout ce qu'il avait jusqu'alors loué le plus en lui-même,
Celui qui désire recevoir l'honneur du feuillage éternel. »*

Aussi n'est-il pas étonnant que sur dix mille un seul mène à leur terme ces travaux d'Hercule, plante son pied sur la cime du mont, et reçoive la récompense immortelle du laurier. Que tous ceux qui sont ouverts à l'enseignement, adonnés à la vertu et aux lettres, et qui possèdent un esprit bon tirent leur joie de ce prix, et que les porcs et les chiens en soient privés, tel doit être notre seul souhait.

EMBLEMA XXXIX.

Ocdypus Sphynge superata & trucidato Lajo patre matrem ducit in uxorem.
(Œdipe, ayant vaincu le sphinx et mis à mort son père Laïus, fait de sa mère son épouse.)



Epigramma XXXIX.

Le sphinx qui effrayait Thèbes par ses énigmes
Fut réduit par Œdipe à se donner la mort.
Celui-ci dut nommer l'être qui le matin
A quatre pieds, deux à midi, et trois le soir.
Vainqueur, il doit tuer Laïus qui lui résiste,
Et de celle qui est sa mère il fait sa femme.

DISCOURS XXXIX.

Le philosophe Bacasser déclare dans la *Turba* : « Ce que vous recherchez n'est pas de peu de prix. Vous recherchez le plus grand des trésors, le présent le plus excellent de Dieu. Et reconnaissez, ô chercheurs, ce que les philosophes ont indiqué tout à l'heure en disant ; que ce qui est DROIT ne se discerne pas sans erreur, et rien n'engendre plus de souffrance dans le cœur que l'erreur dans cet art et dans cette œuvre ; car tandis que l'on pense avoir opéré et posséder le monde, on se retrouvera les mains vides. » Les anciens philosophes ont voulu montrer les mêmes vérités en proposant l'image du SPHINX qui représente l'obscurité et les complications de l'œuvre. C'est pourquoi, dans les mystères isiaques que les Egyptiens célébraient en l'honneur d'Osiris, des prêtres mitres, la tête et tout le corps rasés, portant une tunique Manche et un vêtement de lin, dressaient sur le devant de l'autel une statue du Silence nommée Sigalion, afin que ces mystères soient cachés et demeurent inconnus du peuple ; les assistants recevaient le commandement de se taire et de tourner les yeux vers cette image. Dans le même but ils ajoutaient aux angles de l'autel des statues de SPHINX qui signifiaient la connaissance secrète des choses sacrées. Boissard le démontre à partir des Anciens. Le sphinx en effet est une espèce de monstre très obscur qui propose des énigmes aux Thébains, et non seulement à eux, mais comme il le fit auparavant aux Egyptiens, il en propose à tous ceux qui aspirent à cet art après eux, et il monte la garde dans les livres des philosophes comme devant les portes de Thèbes. Si quelqu'un échappe à ce monstre, celui-ci ne lui causera aucun mal, mais l'homme qui s'appuyant sur l'audace de son courage ou de ses talents tente de dénouer ses énigmes prépare, s'il échoue, sa propre mort, c'est-à-dire de la douleur pour son cœur et du dommage pour ses biens, pour s'être trompé dans cette œuvre. Celui qui applique ces allégories à l'histoire possède un champignon à la place du cerveau et un melon à la place du cœur, comme dit le Comique, et ne juge pas plus sainement que celui qui s'égare alors qu'il est sur le droit sentier. Ces choses sont par trop puériles et dignes de vieilles femmes si on les prend à la lettre ; saisies différemment elles sont des témoins et des marques d'une doctrine profonde. On dit, il est vrai, qu'il existe en Afrique des bêtes monstrueuses nommées sphinx, mais ce n'est pas d'elles qu'il est question ici, bien que leur origine et leur nom semblent avoir été empruntés à celles qui nous occupent. Le sphinx philosophique a compris et utilisé un langage humain, la langue grecque, et a proposé des rébus subtils et des questions énigmatiques dans lesquels apparaît l'extrême finesse d'un savoir et d'une doctrine remarquables qui évite ainsi de se produire à tout venant (car les êtres sans raison en sont bien éloignés). Tels sont bien les enseignements philosophiques : seuls ceux qui se sont adonnés à leur étude les comprendront facilement. Car là où une chose est dite et une autre comprise, l'équivoque engendre l'erreur, et cela est non seulement permis, mais commandé aux seuls philosophes.

La ville de Thèbes ayant été longtemps tourmentée par les énigmes du sphinx, il se trouva un certain Œdipe qui répondit aux questions posées, d'une manière telle que le sphinx fut contraint de se précipiter du haut d'un rocher. Mais qui est Œdipe ? Le fils du roi des Thébains. Un oracle ayant prédit à son père qu'il serait tué par son fils, le roi ordonna de mettre Œdipe à mort. Il fut suspendu à un arbre au moyen d'une corde passée dans ses pieds que l'on avait percés. Ainsi abandonné, il fut délivré et élevé par un certain paysan. Devenu grand il eut, il est vrai, les pieds enflés, mais il manifesta d'une façon assez claire la vivacité supérieure de son esprit en dénouant l'énigme proposée par le sphinx. On dit que les énigmes du sphinx étaient très nombreuses mais que la principale était celle-ci, qui fut présentée à Œdipe : « Le matin il a quatre pieds ; à midi, deux pieds ; le soir, trois

pieds. Qui est-ce ? » On ignore ce qu'Edipe répondit, mais d'autres l'ont entendu des âges de l'homme, en quoi ils se trompent. Il faut ni effet considérer d'abord le carré ou les quatre éléments de toutes choses ; de là on parvient à l'hémisphère (il a deux lignes, l'une droite, l'autre courbe), c'est-à-dire la lune blanche ; puis on passe au triangle, qui se compose du corps, de l'esprit et de l'âme, ou du soleil, de la lune et de Mercure. C'est pourquoi Rhasis dit dans son épître : « *La Pierre est un triangle dans son être, un carré dans ses qualités.* » C'est aussi le sujet du XXI^e Emblème et de son explication.

Edipe est accusé de parricide et d'inceste, les deux crimes les plus affreux que l'on puisse imaginer, et qui cependant l'ont porté au trône (trône qui d'ailleurs lui était dû à d'autres titres). Il tua en effet son père qui ne voulait pas lui céder le passage, et épousa sa propre mère, la reine, épouse de Laïos. Toutefois ceci n'a pas été écrit comme une histoire ou un exemple à imiter, mais inventé et présenté allégoriquement par les philosophes pour découvrir les secrets de leur doctrine. Les crimes rapportés se rencontrent en effet tous deux dans cette œuvre ; car le premier agent, ou père, est renversé et terrassé par son effet, ou fils ; puis ce même effet s'unît à la seconde cause jusqu'à devenir une seule chose avec elle ; ainsi le fils est uni en mariage à sa mère et il s'empare du royaume de son père comme en vertu du triple droit des armes, de l'alliance et de la succession. Il a les pieds enflés et, par suite, ne peut courir, il ressemble à un ours, comme le dit Le Suprême Secret, ou à un crapaud, par sa démarche lente. Etant fixe, il fixe les autres corps ; il ne fuit ni ne redoute le feu. Les philosophes ont le plu» grand besoin de ce moyen, bien qu'il soit vil.

EMBLEMA XL.

Ex duabus aquis, fac unam, & erit aqua sanctitatis.
(Des deux fontaines fais-en une seule : ce sera l'eau de sainteté.)



Epigramma XL.

D'une gorge limpide sort une double source :
En l'une est la tiédeur d'une urine d'enfant,
Mais la seconde est fraîche : on la nomme eau de Vierge.
Donne-leur même cours en unissant leurs ondes :
Ce ruisseau mêlera les vertus des deux sources,
Comme de Jupiter Ammon
La fontaine est chaude et glacée.

DISCOURS XL.

Les prodiges opérés par les eaux sont si grands et si nombreux qu'un gros volume pourrait à peine les contenir ; divers auteurs en ont traité en des endroits variés. Mais on célèbre par-dessus toutes les autres les deux eaux philosophiques, en affirmant d'elles que non seulement elles les égalent mais qu'elles les surpassent toutes par leurs propriétés et leurs pouvoirs. Le Sybaris, l'Axus de Macédoine, le Mêlas de Béotie sont des fleuves qui rendent noirs les troupeaux qui boivent de leurs eaux. Par contre le Crathis, le Clitumne de Mévanie et le Céphise les font passer de la couleur noire à la blanche. Les eaux de Sinuesse en Campanie mettent fin à la stérilité de l'un et l'autre sexes. Le fleuve Afrodisius rend les femmes stériles. La source Caburc en Mésopotamie possède une eau à l'odeur agréable. L'eau d'Anygrum dans le Péloponnèse dégage une forte puanteur. La source de Jupiter Hammon devient tour à tour froide le jour, chaude la nuit, tiède le matin et le soir. Sans nous attarder aux autres, disons que les eaux des philosophes procurent tous les effets, même les plus contraires les uns aux autres. Lulle en parle au *Livre de la Quintessence* (3^e distinction : incération) ; « Ainsi il y a dans l'art, dit-il, une double considération : il faut réaliser, à partir de la nature d'un seul métal, deux liquides de composition contraire ; l'un aura une vertu qui fixe, coagule et durcit, l'autre sera volatil, instable et mou. Ce second liquide est durci, fixé, coagulé par le premier. De ces deux liquides il sort une pierre coagulée, fixe et durcie, qui possède le pouvoir de coaguler ce qui n'est pas coagulé, de durcir ce qui amollit et d'amollir ce qui est dur. » Ces paroles font apparaître la nature de ces deux eaux et pourquoi il faut les réduire en une seule. La pierre est en effet appelée eau parce qu'elle fond, et inversement l'eau est dite pierre parce qu'elle broie. Ces eaux sont amenées de divers endroits, moyennant parfois un long parcours, comme on peut le voir à Rome aux alentours de l'Eau de la Vierge et d'autres fontaines artificielles, et il faut ensuite les faire confluer et se mêler pour que, de deux, elles deviennent une seule. Si en effet la vertu de l'une est chaude et celle de l'autre froide, elles acquerront des vertus mixtes si on les mélange, et leurs pouvoirs se tempéreront de façon admirable. De là naîtront des eaux médicinales et thermales très efficaces qui combattront les maladies et les affections de toutes sortes et ramèneront l'homme à une santé vigoureuse.

La nature, il est vrai, combine et mélange dans le sein de la terre, par son art secret des compositions, des eaux en grand nombre avec les vertus de divers minerais ; ces eaux procurent ainsi la santé à de nombreux malades ; mais la composition sera beaucoup plus efficace si, en outre, l'art et le régime convenables interviennent, si l'on procède au préalable aux évacuations et au reste, et si l'on mélange entre elles les substances à mélanger. Bien qu'artificielle en apparence cette composition est purement naturelle, car elle est une chose unique, simple, homogène faite à partir d'éléments divers, impossible à réaliser par l'art. Sans l'aide de la nature, à vrai dire, l'art n'opère que brouillamini et confusion, mais non une union véritable et naturelle que seule la nature réalise. La thériaque comprend le mélange artificiel de divers simples ; elle s'obtient en broyant et en faisant fermenter, mais personne n'affirmera sans témérité qu'elle est une composition naturelle et encore moins un médicament homogène. Il est assuré que, si l'on mélange des substances artificielles, elles ne pénètrent pas les unes dans les autres par leurs parties les plus ténues, bien que l'industrie humaine ne puisse pas les distinguer et les séparer de nouveau. Mais on veut examiner, à propos du mélange de toutes les qualités, si les premières thériaques de tous les simples ont été transformées en une seule quintessence ou si elles demeurent encore dans leurs poussières ou leurs substances, comme les accidents dans le sujet ou la couleur sur le mur ; et ensuite ce qu'il faut dire des qualités

secondes, troisièmes et quatrièmes. Il est probable que toutes les qualités continuent d'adhérer à leurs sujets propres et qu'elles n'entrent pas en composition entre elles selon un mélange naturel. S'il en était autrement, les qualités abandonneraient leurs corps, les quintessences seraient quatre dans tout composé artificiel, correspondant ainsi au nombre des classes de qualités, premières, secondes, etc. ; elles seraient alors sans leurs corps et séparables ;

mais il n'en va pas ainsi.

Les auteurs écrivent, à propos du coagulum du lièvre, que dans le cas d'un flux provenant de la ténuité du sang, il l'arrête et, en quelque sorte, coagule le sang. Au contraire, lorsqu'il y a coagulation et présence de caillots, il ouvre la voie au sang et le fait couler. Ainsi le vinaigre, le plomb et beaucoup d'autres corps peuvent opérer de façons opposées suivant la diversité des usages, car la nature a réalisé de tels admirables mélanges. Ainsi également l'eau philosophique possède des vertus variées et contraires, car la nature en a opéré le mélange à partir de contraires, avec l'assistance de l'art, et elle en a fait une substance indivisible qui n'est rien d'autre que la quintessence par rapport aux autres substances qui doivent lui être mélangées.